

2018, l'année des onze vaccins obligatoires

► Les enfants nés à partir du 1^{er} janvier devront être vaccinés contre onze maladies au lieu de trois jusqu'à présent pour accéder aux écoles et aux crèches

► Cette réforme vise notamment à restaurer la confiance d'une partie de la population française, méfiante envers ce type de traitements préventifs

► Les autorités sanitaires s'inquiètent du retard pris dans la lutte contre la rougeole, une maladie à l'origine d'une sérieuse épidémie entre 2008 et 2012

► Notre reportage en Ardèche, où de nombreux parents « néoruraux » restent hostiles aux vaccins contre l'hépatite B et la rougeole
PAGES 6-7 ET 20

MÉDITORIAL
UNE OBLIGATION DE BON SENS
PAGE 20

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ET NOUS

► L'être humain est-il menacé par la technologie ? La machine risque-t-elle, à terme, de le dominer ?

► Alors que les spécialistes eux-mêmes se déchirent sur le sujet, un dossier spécial de huit pages aide à faire le tri entre fantasmes et réalité

SUPPLÉMENT



MARIO WAGNER

A l'origine de #balancetonporc

Deux mois et demi après le lancement du mot-dièse #balancetonporc, « Le Monde » donne la parole aux deux protagonistes à l'origine de cette affaire : la journaliste française Sandra Muller et l'homme qu'elle accuse d'avoir eu à son égard des paroles dégradantes, l'ex-directeur de la chaîne de télévision Equidia, Eric Brion. Ce dernier, qui s'exprime pour la première fois sur ce sujet, admet avoir eu des « propos déplacés » à l'issue d'un « cocktail arrosé », mais il réclame le « droit à la nuance », estimant que son cas n'est en rien comparable à celui du producteur américain Harvey Weinstein, accusé de viol et de harcèlement par plusieurs femmes. S'il regrette ses propos, M. Brion juge « disproportionnées » leurs conséquences sur sa vie personnelle.

DÉBATS - PAGE 19

Politique Les « chaînes de mails », machines à rumeurs

PAGE 8

Nostalgie C'était au temps des slows...



« LOOKING FOR LOVE » (1989). TOM WOOD/COURTESY GALERIE SIT DOWN, PARIS

C'était la danse des timides et des piètres danseurs, qui étaient parfois les mêmes. Le slow était le moment décisif de la soirée, quand les champions de rock avaient fini de rouler des mécaniques. Au son d'une musique

lente, tout se nouait alors, les mains autour du cou ou sur les hanches. Les couples se faisaient, le temps d'une chanson ou d'une vie. « Et si ce soir on dansait le dernier slow/Un peu de tendresse au milieu du disco », fredonnait Joe Dassin en ces an-

nées 1970. Mais en 2018, le slow est devenu au mieux une relique, au pire une ringardise. L'époque n'est plus à ce jeu contre jeu lascif et même érotique. Notre reporter Philippe Ridet remonte les années.

SUPPLÉMENT

Enquête La stratégie de l'Etat islamique après la défaite

PAGES 2 ET 12-13

Economie 2017, année record pour les Bourses mondiales

PAGE 10

Californie Le cannabis en vente libre, un mégabusiness

PAGE 5

À NOS LECTEURS

Le week-end du Jour de l'an, nous publions un numéro double regroupant nos éditions datées dimanche-lundi et mardi, incluant le supplément « L'Époque » et un cahier spécial sur l'intelligence artificielle. La publication du journal reprendra le 3 janvier

Le Monde
HORS-SÉRIE STYLOGRAPHIE

UN AMOUR DE STYLO

De Léonard de Vinci au 21^e siècle, en passant par Albert Einstein, la fabuleuse histoire de la douceur d'écrire.

Les grands inventeurs
La saga des marques
Les stylos de légende
La magie des encres
L'enfant et le stylo

DÉCOUVREZ LE MONDE ÉTONNANT DES STYLOS

- EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX -

Eva Joly

« La colère me donne de l'énergie »

Elle fut dans les années 1990 la « juge rouge » de l'affaire Elf, dans les années 2000 la conseillère spéciale du gouvernement norvégien en matière de criminalité économique, en 2012 la candidate à l'élection présidentielle française pour Europe Ecologie-Les Verts. Désormais députée européenne, vice-présidente de la commission d'enquête sur l'évasion fiscale, Eva Joly s'est confiée au « Monde ».

Je ne serais pas arrivée là si...

Si je n'avais pas vu dans le métro, en 1980, une affiche qui disait : « *Devenez magistrat, un métier dynamique* ». C'était une publicité pour un concours exceptionnel, destiné aux plus de 35 ans. J'en avais 37, une fille âgée de 10 ans, un fils de 5 ans, j'étais juriste à l'hôpital psychiatrique d'Etampes, où je faisais des journées harassantes, mon mari, médecin généraliste, travaillait lui aussi beaucoup, nous étions en train de refaire notre maison, je n'avais jamais une minute pour moi... Je me suis dit : « *Je n'ai rien à perdre. Je vais prendre quelques jours pour préparer ce concours, et après les épreuves, j'aurai le reste de la journée pour faire du shopping!* »

Et vous avez réussi le concours...

Je n'aurais eu aucune chance s'il y avait eu une épreuve de culture générale. J'ai grandi en Norvège, je suis venue en France à 20 ans, je n'avais pas le formatage pour cela. Or, ce concours ne comportait que des épreuves techniques. Le jour du résultat des épreuves écrites, j'étais à la Foire de Paris avec mon mari – nous étions mordus de camping-cars –, je téléphone, j'apprends que j'ai réussi l'écrit, et je dis : « *Ma vie va changer.* » Je ne savais pas à quel point ce serait vrai!

Comment vivez-vous ces premières années au cœur de la magistrature ?

C'est un choc. A l'hôpital où j'avais travaillé pendant les années 1970, une période très progressiste, la femme de ménage avait elle aussi droit à la parole, et on l'écoutait! Quand j'arrive à Orléans, en 1981, je découvre au contraire un milieu conservateur et hiérarchisé. Mais c'est aussi une école de la vie: les procès-verbaux qu'il faut traiter, les audiences, la prison, les accidents du travail... Les repères que j'avais ne s'appliquaient plus – mais ça, c'est quelque chose que j'ai vécu plusieurs fois!

Substitut de base à Orléans en 1981, juge d'instruction de l'affaire Elf en 1994: en treize ans, quel changement !

Les choses sont arrivées progressivement, un peu par hasard. J'obtiens d'abord ma mutation d'Orléans à Evry: le tribunal est en sous-effectif, les journées se terminent la nuit, c'est joyeux mais épuisant. Je passe beaucoup d'anniversaires de ma famille coincée à l'audience, avec l'impression d'être Sisyphe... En 1989, je décide donc de quitter la magistrature, et je poste pour un organisme de restructuration industrielle dépendant de la direction générale du Trésor... J'y suis restée trois ans. Ce fut pour moi un marche-pied incroyable. J'ai adoré ces années au Trésor. Et j'y ai fait du bon travail.

Pourquoi en êtes-vous partie ?

C'était une vie de dingue! Et c'est un poste où on ne reste pas longtemps. J'étais magistrate, j'avais acquis de bonnes connaissances de la vie des entreprises... Je suis donc devenue juge d'instruction pour les affaires financières. J'ai commencé le 1^{er} janvier 1993: au cours de cette année-là m'est arrivée l'affaire Tapie, et l'année suivante l'affaire Elf.

L'affaire Elf, qui envahit votre vie de 1994 à 2002 et fait trembler les ténors de l'industrie et de la finance. La France découvre alors l'intraitable Eva Joly, celle qui ne lâche rien, surnommée « la juge rouge »...

On m'a aussi appelée « *la femme qui pue le poisson* »! Ma force vient, je crois, de mon en-

Eva Joly, en décembre 2015.

EDOUARD CAUPEIL/PASCO



JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI...

« Le Monde » interroge une personnalité avec, pour point de départ, un moment décisif pour la suite de sa vie. Cette semaine, rencontre avec l'ex-juge Eva Joly

fance à Oslo, qui fut très heureuse. Je suis l'aînée de trois filles, nos parents s'aimaient, et mon père disait que, pour lui, j'étais une princesse. Cela donne une confiance en soi inébranlable! Nous étions aussi éduquées à être de bons petits soldats – peut-être parce que mon père était tailleur dans l'armée royale! Nous n'étions pas riches, mais l'immeuble où nous vivions appartenait à la famille, ce qui nous mettait à l'abri du besoin. Ma mère ne travaillait pas à cette époque, mais elle parlait l'anglais, l'allemand, et avait un sens aigu de la musique. Elle tenait ça de ma grand-mère d'opéra, que j'adorais.

Votre grand-mère d'opéra ?

Ma grand-mère Rønnaug, oui! Elle était coiffeuse à l'Opéra, et chantait tout le temps. Elle habitait seule, juste au-dessous de notre appartement. Il m'a fallu longtemps pour comprendre à quel point elle avait été une femme courageuse et indépendante. Elle avait divorcé à 26 ans et était partie gagner sa vie à Oslo avec ses deux jeunes enfants. Elle était extraordinairement positive. C'est elle qui avait poussé ma mère à poursuivre ses études. Je lui dois énormément.

Vous passez votre bac en 1962. Deux ans plus tard, vous venez en France. Pour quelle raison ?

Mes parents rêvaient pour moi d'un métier stable – secrétaire dans une compagnie d'assurances, par exemple. Et, moi-même, je n'avais d'abord pas d'autre ambition! Le jour de la fête de fin d'études, pourtant, l'un de mes professeurs de lycée me dit : « *Tu es douée, j'espère que tu ne vas pas t'arrêter!* » Mais je ne change pas mes projets. Je fais mon école de secrétariat, je commence à gagner ma vie... Et nous décidons, une petite clique d'amis et moi, de venir quelque mois en France pour apprendre la langue. J'arrive à Paris en février 1964... et je ne vais plus repartir. Car je suis engagée comme jeune fille au pair dans le 6^e arrondissement, tout près du carrefour Vavin (le quartier dans lequel j'habite encore aujourd'hui!) dans la famille d'un ophtalmologiste de renom, le docteur Joly... et je tombe éperdument amoureuse d'un de ses fils, Pascal, avec qui je vais rester mariée trente-quatre ans et qui sera le père de mes enfants.

Quand faites-vous vos études de droit ?

En soirée. Le jour, je suis secrétaire pour nourrir notre couple, tandis que Pascal pour-

suit ses études de médecine. Mais j'ai mordu à l'hameçon, et je veux aller plus loin. Les études de droit étaient parmi les seules que je pouvais suivre en cours du soir.

Revenons à l'affaire Elf. On vous menace de mort, vous vivez avec des gardes du corps... Rétrospectivement, quelle sensation gardez-vous de ces années ?

Ce fut une très sale période. Mais aussi une initiation au fonctionnement du monde moderne. L'énorme injustice entre les pays du Sud et les pays du Nord, la corruption omniprésente, le rôle des intermédiaires: c'est à ce moment-là que j'ai compris qu'il fallait changer les règles, et lutter sans relâche contre le blanchiment et les paradis fiscaux. Quant aux souvenirs? Il y en a de très beaux. La cohésion des gens avec qui je travaillais, la chaleur de ce petit cercle intime, les quelques policiers, le greffier... Nous étions unis contre tous, et cela crée des liens pour la vie! Mais j'ai quelques séquelles de la période où je ne devais pas m'approcher des fenêtres. Cela m'a atteinte. L'idée d'être une cible, c'est très particulier... Tout était intense, le mauvais comme le bon.

Dans le mauvais, il y a votre vie conjugale qui s'écroule. Vous vous séparez de Pascal, qui entame une descente aux enfers dont il ne reviendra pas...

Pascal s'est donné la mort en 2001, et j'ai mis plusieurs années à ne plus lui en vouloir. A ne plus être en colère, ce qui me protégeait un peu des remords et de la tristesse. Nous étions séparés depuis quelque temps, il était en dépression, je savais qu'il pouvait passer à l'acte... Bien sûr, l'affaire Elf a tout précipité. La crainte que ce dossier générerait pour lui, mon indisponibilité, tout ça a agrandi la faille entre nous. Mais il y avait chez Pascal une vulnérabilité qui existait indépendamment de moi. Et il nous est arrivé ce qui arrive à beaucoup de couples: nous avions cru que la passion serait plus forte, mais nos différences ont fini par l'emporter.

Les choses auraient-elles pu se passer autrement? J'aurais sûrement dû m'arrêter plus tôt, mais je me suis senti investie d'une mission. Des témoins avaient pris de grands risques pour m'aider: laisser tomber, c'était les trahir. Et puis, le travail est tant consubstantiel à ma personnalité! Pour que j'accepte d'abandonner, il aurait fallu que j'aie des enfants très malades... Mais ce fut un conflit de loyauté terrible. Je suis sortie de cette période lessivée, et j'ai mis énormément de temps à me retrouver. A retrouver le bonheur de vivre, tout simplement.

Comment avez-vous fait ?

Je suis partie chercher le calme en Norvège. Je n'y avais jamais passé plus de huit jours depuis 1964! J'y suis restée sept ans, et ça m'a fait un bien fou. Le naturel scandinave, l'absence d'apparat, les ministres qui prennent les transports en commun, l'intégrité de ceux qui exercent la fonction publique... Quel contraste avec la France, où nous avons des enquêtes en cours

pour corruption concernant un ex-président de la République, un ex-premier ministre, un ex-ministre de l'intérieur! Mon père était encore en vie, il avait bon pied bon œil – il est mort à 94 ans –, et c'était un grand bonheur de pouvoir l'emmener au restaurant, discuter avec lui. Cela m'a permis de m'extraire de toute cette folie. Et de mener une action internationale efficace en tant que conseillère du gouvernement norvégien pour la lutte contre la corruption et le blanchiment, grâce aux connaissances acquises pendant l'affaire Elf.

Pourquoi revenez-vous en France ?

Parce que mes enfants y vivent. Et parce qu'en Norvège la France me manque! La légèreté, les cafés, les croissants, le goût de l'excellence... Le centre de ma vie, c'est le carrefour Vavin!

Au printemps 2009, vous rejoignez la liste Europe Ecologie de Daniel Cohn-Bendit pour les élections européennes... Comment passez-vous de la finance à l'écologie ?

J'avais été invitée par les Verts pour donner une conférence sur la criminalité financière. Quelque temps après, Dany me téléphone et me dit : « *Rejoins-nous, tes combats sont les nôtres!* » Nous nous sommes rencontrés à Paris, et j'ai trouvé un frère. Nous avons fait une longue et belle campagne, avec un magnifique résultat: 16,3 %.

En 2012, vous gagnez les primaires d'Europe Ecologie-Les Verts (EELV) pour être candidate à la présidentielle, et c'est une autre paire de manches... Quel souvenir en gardez-vous ?

Celui d'une grande surprise. D'abord parce que personne ne s'attendait à ce que je gagne les primaires contre Nicolas Hulot, et surtout pas moi! Ce fut une année d'intense boulot, et aussi de désillusion. Alors que j'enchaîne télé et radios, je découvre qu'on m'interroge rarement sur les thèmes écologiques: ce qui compte, c'est la petite phrase de la veille, le plaisir de vous pousser à la faute... J'ai passé ma vie à faire des choses que je ne savais pas faire, mais, cette fois, je me suis trompée. Je pensais que mes qualités seraient utiles dans cette campagne, mais ce ne sont pas l'honnêteté, la sincérité qui comptent. Ce n'est pas un jeu pour amateurs, et j'étais amateur.

Durant cette campagne présidentielle, on vous a aussi renvoyé votre statut d'étrangère...

Et je ne m'y attendais vraiment pas! Cela faisait si longtemps que je me sentais française... Je ne suis même pas consciente que j'ai un accent! C'est là que j'ai vu les limites de l'intégration. Que j'ai compris, moi qui suis pourtant blanche avec les yeux bleus, que ce racisme-là est redoutable, et qu'il exclut de fait une grande partie de la population des fonctions importantes. Je pensais que les attaques porteraient sur mes insuffisances, pas sur mon pays d'origine. J'ai trouvé cela indigne.

Quelles sont vos relations avec Nicolas Hulot aujourd'hui ?

Je n'en ai aucune. Mais il est très important là où il est, et je lui souhaite vraiment de réussir. Ce qui n'est pas gagné.

Depuis 2014, vous menez votre deuxième mandat de députée européenne et, en 2015, vous devenez avocate. Vous ne vous reposez jamais ?

J'adore les vacances! Aller dans ma maison en Bretagne, nager, m'occuper de mes petits-enfants! Mais, le boulot, c'est toute ma vie. Je viens d'avoir 74 ans et je travaille encore, et je n'ai pas le projet d'arrêter! Il y a aussi chez moi beaucoup d'indignation contre les criminels qui gouvernent le monde, et cette colère me donne de l'énergie.

En novembre, les « Paradise papers » ont à nouveau mis en lumière les montages complexes de multinationales et de riches particuliers pour échapper à l'impôt. Comment réagissez-vous à ces nouvelles révélations ?

Je m'en réjouis, bien sûr! Le fait que ces informations soient mises sur la place publique a forcément un effet préventif. Cela prouve qu'il n'y a pas de secret absolu, qu'il y a toujours des petites mains pour jouer le rôle de lanceur d'alerte. Et cela fait prendre conscience à l'opinion de la gravité de la situation. De l'énormité de l'argent qui est blanchi (on parle ici de 350 milliards d'euros!), qui échappe aux impôts et à toute forme de contrôle. Bien sûr, tout n'est pas réglé, et de loin. Mais, aujourd'hui, le sujet est devenu *mainstream*, et c'est pour moi une grande satisfaction. Avant de prendre ma retraite, j'aurai peut-être contribué à régler ce problème! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CATHERINE VINCENT

Dans la Matinale et sur Lemonde.fr dimanche matin, retrouvez la version intégrale de cet entretien.